

## Et paf! Ca fait des unités organiques!

Lorsque nous avons affaire à des objets ou des états de choses complexes, il est difficile de réduire ces objets, ces états de choses, à la somme de leurs parties. Le *holisme* est la thèse selon laquelle un objet ou un état de choses ne se réduit pas à la somme de ses parties. On retrouve ce phénomène partout: en sciences (les états mentaux ne semblent pas se réduire à des activations de neurones même s'ils surviennent<sup>1</sup> sur eux), en sociologie (l'OM est plus que la somme des joueurs, c'est pourquoi l'OM existe même après un changement de joueur), en ontologie (le tout constitué par une moto est plus que l'ensemble de ses parties, encore faut-il qu'elles soient assemblées correctement) et en gastronomie (dans une fondue les parties et le tout sont indistinguables).

Dans cet article, je vais considérer une forme particulière de holisme, peut-être la plus mystérieuse puisqu'il s'agit d'un holisme de valeurs. Soit la thèse suivante: *la valeur d'un tout n'est pas égale à la somme des valeurs de ses parties*. Remarquez qu'il y a deux façons de comprendre la thèse: soit certaines parties d'un tout possèdent des *valeurs intrinsèques*<sup>2</sup> (mettons que la glace à la pistache soit intrinsèquement

délicieuse, que le Cenovis soit intrinsèquement délicieux, la glace pistache/Cenovis sera pourtant immangeable) ; soit les parties d'un tout ne possèdent pas de valeurs intrinsèques, mais le tout en possède une (les propriétés physiques de la statue de marbre n'ont pas de valeur esthétique, pourtant la beauté survient sur les propriétés physiques de la statue)<sup>3</sup>. Ces deux acceptions du holisme des valeurs sont nommées par le philosophe G.E. Moore, dans son ouvrage fondamental *Principia Ethica* (1903), des *unités organiques*. Moore soutient (du moins l'affirme-t-il) une thèse forte au sujet des unités organiques (désormais *u.o.*), à savoir que (i) la valeur du tout n'est ni *égale* ni *proportionnelle* à la somme des valeurs des parties (MOORE 1903: 71 et 256) ; (ii) les valeurs intrinsèques des parties *ne varient pas* selon le contexte en raison de la nature des propriétés intrinsèques (cf. note 2).

Dans la suite de cet article, je vais 1) donner des raisons en faveur d'un holisme des valeurs (i), puis 2) des raisons de soutenir la thèse de Moore face à la thèse holistique concurrente qu'est le *particularisme*. Je vais aussi 3) arguer qu'en vertu de la diversité des *u.o.*, il n'est pas possible de les regrouper toutes, sous une définition positive – i et ii étant des indications négatives au sujet des *u.o.* Enfin, 4) je suggérerai qu'il est malgré tout possible de donner une définition unifiée de certains types d'*u.o.* et que c'est ainsi que nous devrions envisager la recherche sur ce sujet.

### 1) Arguments contre la summation theory

Pour les théories hédoniques ou kantienne qui réduisent les valeurs à un seul type de phénomène, les *u.o.* ne font pas sens. En effet, selon Moore les valeurs surviennent sur de multiples bases, même une seule valeur, comme la beauté, peut survenir sur plusieurs types de propriétés physiques (MOORE 1903: 314). Il devient dès lors

1 A survient sur B si et seulement si lorsque A change, B change nécessairement, mais lorsque B change, A ne change pas nécessairement. Ainsi, si on cesse d'être en colère alors nécessairement un état du cerveau a changé, mais l'état du cerveau peut (légèrement) se modifier sans que l'on cesse d'être en colère.

2 Selon Moore (1903: 307 et sq.), x a une valeur intrinsèque en vertu de ses propriétés naturelles (physiques) intrinsèques. Une propriété intrinsèque est non relationnelle, c'est-à-dire qui n'existe qu'en vertu de l'objet. Ainsi, si vous imaginez un univers avec seulement un carré, il conserve sa propriété d'avoir quatre angles droits. En revanche « être plus grand que » est une propriété extrinsèque qui dépend d'une relation.

3 Pour des raisons pédagogiques, je ne traiterai pas d'exemple de ce type dans cet article.

très difficile de savoir quel phénomène additionner. Avec une thèse réductionniste, au contraire, il semble juste qu'il faille compter sur l'absence ou la présence d'un unique phénomène dans les parties d'un tout pour connaître sa valeur. Ainsi, pour un hédoniste, le problème du mensonge (cf. *iphilo* n°6) est facilement résolu : mentir nous procure, par exemple, du mal-être d'intensité  $-2$  et sauver un ami nous procure du bien-être d'intensité  $+10$ , donc il faut mentir (vous maximisez votre bien-être de  $+8$ ) – cette thèse du bien-être paraît absurde, cependant elle est soutenue par Roger Crisp dans *Reasons and the Good* (2006). Le (néo-)kantien dira plutôt que si quelque chose devait avoir de la valeur, ce serait la rationalité, ainsi pour qu'un acte soit bon, cela ne dépend pas seulement des propriétés intrinsèques des faits, nos raisons pour agir doivent obéir à un critère de rationalité (KORSGAARD 1983). Comme le mensonge n'est jamais rationnel, mentir ne peut jamais être une bonne chose – i.e. ne peut jamais être une raison d'agir.

La position hédoniste est sans doute la plus facile à contredire. Prenons pour commencer un exemple esthétique : le tableau la convention de Saint Paul par le Caravage est magnifique, cependant l'une de ses parties représente l'arrière-train d'un cheval. Si on suit la thèse hédoniste de la sommation (*summation*) selon laquelle *la valeur d'un tout est égale à la somme des valeurs de ses parties et la valeur n'est rien d'autre qu'un degré plus ou moins intense de plaisir/bien-être*, alors il suffit de remplacer l'arrière-train du cheval par une chose plus agréable, par exemple le visage de Joseph Gordon-Levitt pour avoir un meilleur tableau (LEMONS 2009 : 34). Or, il ne semble pas qu'ajouter des parties, fussent-elles intrinsèquement belles, à l'image la rende meilleure – il suffit de se rappeler ce que donne un sapin de Noël trop chargé. Toutefois, on pourrait rétorquer que l'esthétique est un cas particulier – peut-être même relatif aux goûts de chacun. Prenons donc

un autre exemple, la *Schadenfreude* – i.e. le plaisir malin, lorsque la souffrance d'autrui provoque de la joie ou du contentement. Soit la situation (a) : « Alain a du contentement d'intensité  $+10$  » qui est intrinsèquement bonne, la situation (b) : « Daniel a de la douleur d'intensité  $-2$  » qui est intrinsèquement mauvaise. Supposons maintenant la situation (c) « Alain a du contentement ( $+10$ ) *en raison* de la douleur ( $-2$ ) de Daniel ». La conséquence pour une théorie hédoniste de la sommation est que la situation (c) est bonne, c'est-à-dire qu'il est correct qu'Alain valorise (et donc recherche) les situations où quelqu'un souffre à ses dépens (LEMONS 2009 : 35 et suiv.). Une solution pour éviter cette conséquence bizarre serait de dire que la douleur est incommensurablement mauvaise, et que quelle que soit la valeur positive du plaisir qui lui est associée, elle sera toujours inférieure au déplaisir procuré par la douleur. Outre le fait que cela sonne un peu ad hoc (pourquoi est-ce la douleur qui est incommensurable ?), nous ne réglons pas les cas plus subtils de *Schadenfreude* : si Alain croit que Daniel souffre mais se trompe (Daniel ne souffre pas), la situation est-elle moralement bonne ? Si Alain sait que la souffrance de Daniel est fictionnelle, la situation est-elle moralement bonne ? Nos intuitions sont partagées, même si certains artistes, comme David Cronenberg ou Michael Haneke, donnent dans leurs films (*Videodrome*, *Funny Games*) des arguments pour dire que le plaisir devant la souffrance fictionnelle est tout aussi condamnable que de prendre plaisir face à de la véritable souffrance.

Les kantien s'en sortent tout de même mieux, étant donné que si la *Schadenfreude* est le fait de ressentir du contentement pour un objet dont il est inapproprié (irrationnel) de ressentir du contentement, alors, concluent-ils, il ne faut pas agir en faveur de la *Schadenfreude*, c'est une mauvaise chose. Imaginons cependant la situation (a') « Alain a du contentement ( $+10$ ) *parce*

*qu'il a gagné aux billes* ». La situation échoue à être rationnelle (parce que le contentement d'Alain est trop intense, parce qu'il n'est pas rationnel d'être dans un cet état lorsque l'on gagne aux billes, comme le lecteur le voudra). Donc, la situation (d) « Alain a du contentement (+10) parce qu'il a gagné aux billes et Daniel a de la douleur (-2) » n'est pas bonne. En revanche, la thèse kantienne n'a aucun moyen de rendre compte que (c) est *pire* que (d) : dans sa conception, l'un et l'autre échouent de la même façon à être bons (LEMONS1998: 328-331). Le problème ici est que la norme de la rationalité n'admet pas de degrés : soit une situation est conforme à la rationalité (et dans ce cas, elle est une raison d'agir) soit elle ne l'est pas (éprouver du contentement à regarder un viol est aussi peu rationnel qu'en éprouver en regardant des gens avoir peur dans *vidéo gag*).

Sans même avoir à postuler le fait que les valeurs surviennent sur de multiples bases et ne se réduisent pas à un seul phénomène (ce qui serait fatal à une théorie de la sommation), il semble que l'atomisme puisse être remis en doute. Cela dit, même en acceptant un holisme des valeurs, il ne s'ensuit pas pour autant que nous devions considérer que les parties possèdent une valeur intrinsèque identique, quelle que soit la situation.

## 2) *Le défi du particularisme*

La théorie concurrente à celle de G.E. Moore qui accepte également (i) – la valeur du tout n'est pas égale à la somme de la valeur des parties – est défendue principalement par Jonathan Dancy. Ce dernier rejette l'idée même de valeur intrinsèque. Pour lui, pratiquer un test d'isolation sur un objet pour en déterminer sa valeur (cf. note 2) a autant de sens que de prendre une équipe de foot et se demander comment aurait fonctionné le match s'il n'y avait eu qu'un joueur sur le terrain (DANCY 2009). Dancy propose donc que la valeur d'une partie soit fonction du contexte :

parfois une partie aura une valeur positive dans un contexte, parfois une valeur négative dans un autre contexte. De ce fait, Dancy semble adhérer à l'*additivisme* (BROWN 2007: 457-8), soit : si  $x$  et  $y$  sont des parties d'un tout, alors la valeur du tout est la somme de  $x$  et  $y$  en tant qu'ils sont des parties de l'ensemble  $x+y$  – formellement :  $V(x+y) = \Sigma (V_{x+y}(x), V_{x+y}(y))$ . Toutefois, le point central de la thèse de Dancy est qu'en raison de la variabilité des valeurs, il n'est pas possible de formuler de règles générales, qu'elles soient éthiques ou esthétiques ; *pour connaître la valeur d'un tout, nous devons en faire directement l'expérience*. Le particularisme est une thèse intuitionniste : il suffit de se confronter à une situation pour saisir les valeurs des parties dans un tout. Dancy ajoute également, car sa thèse n'est pas relativiste, qu'il y a des éléments contextuels objectifs (des *favourers* et des *defeaters*) qui nous donnent des raisons d'accomplir ou non une action – c'est pourquoi il nomme sa thèse *holisme des raisons* (DANCY 2009).

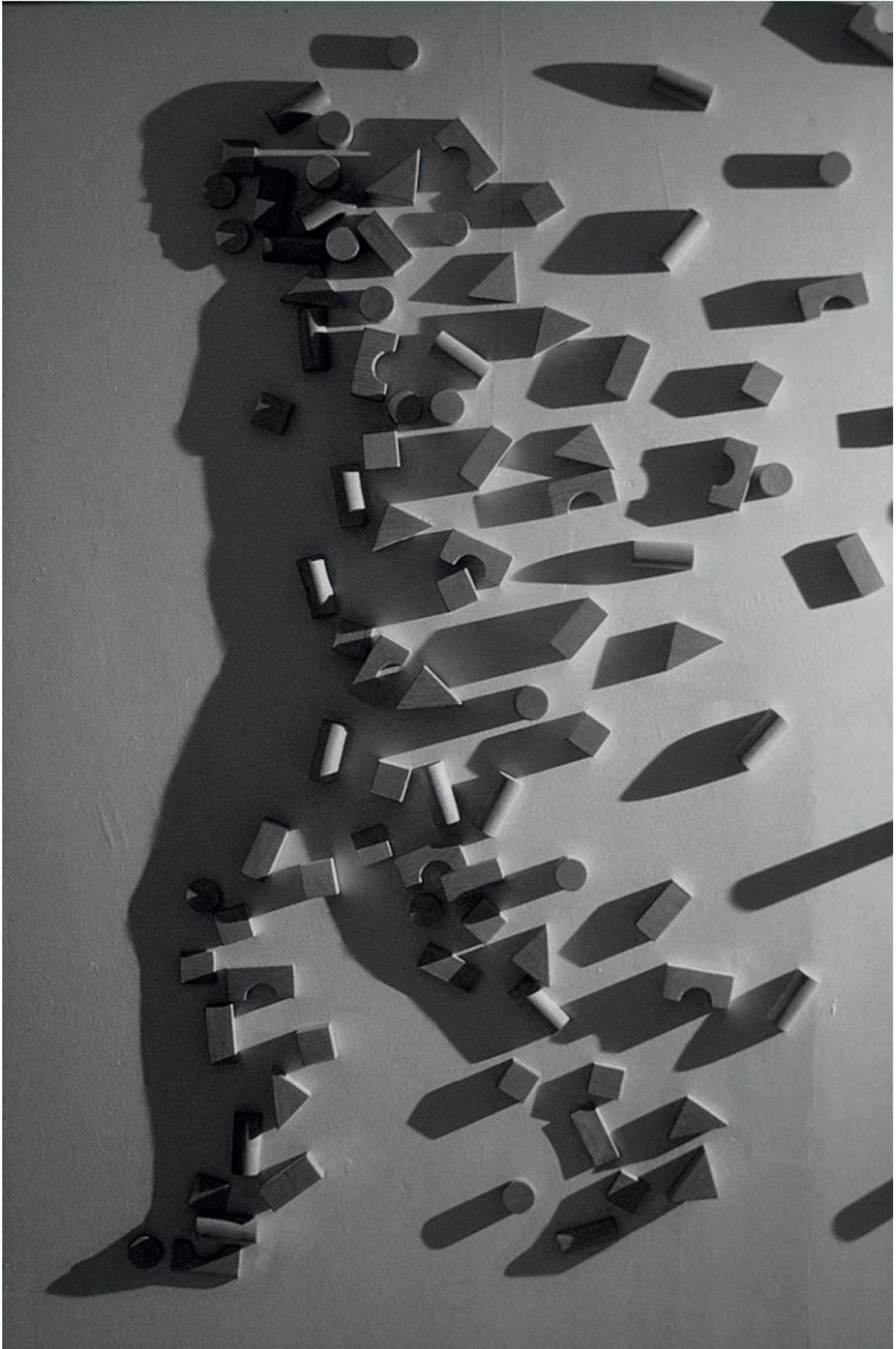
Deux reproches classiques en éthique sont faits contre le particularisme. La première concerne l'éducation : comment éduquer un enfant si, plutôt que de lui dire : « voler, c'est mal », nous lui conseillons de consulter sa conscience (RASHDALL 1907 in DANCY 1983) ? Dancy prétend cependant que cette réponse généraliste, si elle est efficace pour l'éducation des enfants, mène très rapidement à des confusions. Prendre un raccourci pédagogique pour une règle, voilà l'erreur de cette objection.

L'autre reproche fait au particularisme consiste à dire qu'il nous rend incapables de nous détacher de la situation (DANCY 2009). En effet, si Kant lui-même était face à la situation dans laquelle il devait mentir pour sauver un ami des griffes des nazis, il est possible que la peur lui fasse prendre une mauvaise décision. De même, si dans un abattoir particulièrement sordide on nous demandait : « manger de la viande est-il moral ? »,

il n'est pas certain que nous en percevions les raisons (*favourers*) ; il est plus probable que notre décision se fonde sur notre dégoût actuel. La force des règles générales est qu'elles nous permettent de distinguer plus facilement nos désirs (subjectifs) des enjeux (objectifs) de la situation. Cependant, dans la mesure où cela est également difficile avec des règles générales, cela reste une objection très faible.

Pour répondre au particularisme éthique, il faudrait exposer beaucoup plus avant la théorie de Dancy que ce qui nous est permis ici. En revanche, nous pouvons répondre au particularisme esthétique. Bien que particulièrement attrayant, celui-ci ne résiste pas à deux objections. Première objection, dans *The King's Speech* de Tom Hooper est joué le second mouvement de la septième symphonie de Beethoven, et l'on peut dire, de manière non controversée, que la valeur de cette partie du film est positive, puisqu'elle contribue à rendre le film meilleur. Inversement, j'ai réalisé avec un ami un petit film "intellectuel" (*l'obscurité de la fenêtre*) dans lequel on peut entendre ce même morceau de Beethoven. Alors que chez Hooper la symphonie est majestueuse, dans mon film cette partie est pompeuse. Étant donné que la valeur de la septième symphonie dépend entièrement du contexte, dans *The King's Speech* cette dernière possède une propriété positive, et dans *l'obscurité de la fenêtre* une propriété négative. Imaginez maintenant qu'en regardant *l'obscurité...*, vous fermez les yeux durant la scène pendant laquelle est jouée la symphonie. À ce moment (comme vous changez de contexte) s'opère un changement de valeur aussi brutal qu'inattendu : la musique de Beethoven devient aussi belle (esthétiquement positive) que lorsque vous l'écoutez sur votre *ipod*. Ouvrez les yeux : mince, c'est à nouveau pompeux ! Clignez frénétiquement des yeux : c'est formidable, alors que vous percevez exactement les mêmes propriétés physiques. En conséquence la

même musique n'a, d'un instant à l'autre, pas la même valeur. Cela paraît absurde, mais contrairement à Moore, Dancy ne pense pas que les valeurs sont liées à des propriétés *intrinsèques* (cf. note 2). La conséquence est que la survenance des valeurs devient vague (dépend-elle de nos états physiologiques ?) et mène à ces paradoxes difficiles à avaler, surtout si on ne veut pas d'une thèse sur les valeurs qui diffèrent trop des autres objets survenants. On a envie de répondre que la septième est *toujours* grandiose, même si dans un cas elle est mal utilisée, comme si vous utilisiez un marteau comme tournevis – le marteau reste un bon outil (en vertu de ses propriétés), même dans une situation où il est mal employé. Seconde objection, si le particularisme a raison, alors lorsque nous lisons une pièce de l'absurde, disons *En attendant Godot*, l'incohérence des personnages n'a rien de négatif : en fait, en vertu du contexte, elle est parfaitement positive. Selon Paisley Livingston (2003 : 272-3), qui n'est pourtant pas particulariste, une incohérence possède une valeur positive dans certains genres (comme le théâtre de l'absurde ou certaines formes de comique) et négative dans d'autres genres (comme le classicisme). Si on en croit cette thèse, alors bon nombre de nos réactions sont pour le moins étranges : pourquoi les étudiants sont-ils troublés lorsqu'ils lisent du Beckett ? Pourquoi ont-ils tendance à dénoncer le caractère absurde de *En attendant Godot*, et ne voient-ils pas que l'incohérence, dans ce texte, est positive ? Il ne s'agit pas que d'un problème épistémique (notre accès au caractère positif de l'incohérence chez Beckett est peut-être contrecarré par nos habitudes), l'objection est bien plus grave que cela : qu'est-ce qui distingue le théâtre de Racine de celui de Beckett ? Pas grand-chose : les deux auteurs utilisent des parties ayant des valeurs positives pour construire leurs pièces. Cela devient encore plus étrange lorsque l'on pense aux peintures de Francis Bacon : il ne faut pas se sentir mal à l'aise devant une bouche hurlante



Kumi Yamashita, *sans titre* (1997) bois, source unique de lumière et ombre, 230 x 400 x 5 cm, Art Museum, Idaho

puisqu'elle possède une valeur esthétique positive dans son genre ! En fait, le particularisme est incapable de rendre compte du *sel* d'une œuvre : si celle-ci possède une valeur totale positive, alors on ne peut plus dire que c'est *en vertu* de ses propriétés négatives que l'œuvre est réussie. Pourtant, Bacon et Beckett ont bel et bien placé de telles parties dans leurs œuvres, en sachant qu'elles ont des valeurs négatives.

Au vu des deux arguments qui précèdent, il semble évident qu'au moins en esthétique, les valeurs intrinsèques soient invariables. Si tel est le cas, alors l'additivisme en esthétique est faux (puisque l'additivisme porte sur la variabilité des valeurs). Or, Dancy prend beaucoup d'exemples esthétiques pour justifier sa théorie (voir BROWN 2007 : 462-3), et celle-ci vise à cerner tous les cas de holisme des valeurs, y compris les cas esthétiques. Nous avons donc réussi à préserver les points de Moore : (i) il n'est pas le cas que la valeur d'un tout soit égale à la somme des valeurs de ses parties ; (ii) les valeurs intrinsèques ne varient pas – et par conséquent, l'additivisme n'est pas le cas. Comme on le voit cependant, nous n'avons dit que des choses *négatives* à propos des *u.o.*, nous n'avons donc pour l'instant aucune idée du fonctionnement de celles-ci ou de la manière dont elles opèrent.

### 3) Une multitude d'unités

Nous avons déjà vu deux cas d'*u.o.* dans la discussion sur la thèse de la sommation : la Schadenfreude et le cas du mensonge. Une analyse rapide du premier cas nous fait penser que le problème vient du caractère inapproprié de l'émotion de contentement devant le malheur d'autrui. Ainsi, si l'on suit la théorie attitudinale des émotions, les émotions sont des attitudes (corporelles) face à des objets formels (i.e. des valeurs). Ici, l'objet formel est la souffrance (valeur hédonique négative) ; une attitude appropriée face à la souffrance est à l'antipode du ressenti corporel de satisfac-

tion et d'excitation (qui sont des ressentis associés à des valeurs positives). Ainsi, pouvons-nous en conclure très grossièrement que la Schadenfreude est une émotion fortement inappropriée, tout comme le sont les phobies les plus étranges – avoir peur des chatons, par exemple. Il y a donc une catégorie d'*u.o.* qui concerne le caractère adéquat de l'action face à la valeur associée : nous pouvons nommer cette catégorie, *fitting value*<sup>4</sup>.

Le cas du mensonge est assez différent. Nous avons, semble-t-il, affaire dans ce cas à un conflit de valeurs. Certes, mentir est épistémiquement négatif, mais la vie de mon ami a une valeur morale incommensurablement plus haute que le caractère négatif du mensonge – peut-être en raison d'une hiérarchie des valeurs. Par conséquent, le mensonge est un moindre mal étant donné les valeurs en jeu. Appelons cette catégorie d'*u.o. mixed value*.

Nous pouvons également considérer de façon analogue l'expérience de pensée suivante : Daniel peut avoir une moyenne de 5 en maths mais dans un cas, il a obtenu un 4 suivi d'un 6, dans l'autre un 6 suivi d'un 4. *Ceteris paribus*, il vaut mieux pour lui être dans la situation où il s'améliore bien que dans les deux cas, il aura obtenu la même moyenne – je m'inspire d'une expérience célèbre de Chisholm, cf. CHISHOLM 1983 in LEMOS 2009 : 40. Ce type d'*u.o.* nous apprend que la valeur d'un tout peut dépendre d'une propriété (ou d'une valeur) structurante, disons *pattern value*.

Au vu des disparités flagrantes entre ces *u.o.*, il semble aventureux de vouloir les unifier sous une même bannière. Le métaphysicien serait tenté de réduire certaines des catégories de notre liste (non exhaustive) à d'autres : cependant, il me semble que c'est exactement ce qu'ont tenté

<sup>4</sup> Je suis la taxinomie du spécialiste genevois des *u.o.*, Alain Pé-Curto.

de faire les amis de la théorie de la sommation. Une stratégie moins radicale et plus payante serait de prendre chaque type d'*u.o.* une par une et tenter de les unifier indépendamment, au sein d'un domaine restreint. Examinons cela.

#### 4) Et paf...

Nous avons déjà été confrontés à un exemple de *pattern value* lorsque nous avons considéré *En attendant Godot*. Si nous suivons certains esthéticiens comme Roman Ingarden, Harold Osborne, Arthur Danto ou Paisley Livingston, ceux-ci nous apprennent que la propriété structurante des œuvres d'art n'est rien d'autre qu'un certain type d'*intention* :

Les caractéristiques de valeur négative des phrases ou de tout un ensemble de phrases peuvent éventuellement servir une intention de l'auteur [...] il peut arriver que le désordre d'une œuvre particulière soit vu comme intentionnel sur la base des qualités de l'œuvre et qu'il remplisse quelques fonctions déterminées dans le tout. Il ne cesse pas pour autant d'être désordre mais son rôle en tant que facteur négatif peut néanmoins conduire finalement à l'émergence d'un moment de valeur positive dans la totalité organique. (INGARDEN 1963 : 155)

En raffinant cette explication, je suis persuadé que nous pourrions parvenir à unifier la catégorie des *u.o.* en esthétique et, par conséquent, en fournir une explication positive. Et si ma catégorisation est pertinente, alors le test de math partage un principe positif commun avec les *u.o.* esthétiques qu'il serait possible d'exploiter. Ce travail effectué, peut-être pourrions-nous alors découvrir des relations de famille entre les différentes catégories – même si cela me semble peu probable.

Ce qui est certain, c'est que les philosophes ne doivent pas, contrairement à Moore, se contenter d'une définition négative du phénomène, sous peine de quoi, le mystère entourant le

fonctionnement des *u.o.* pourrait apporter de l'eau au moulin des thèses New-Age ou (pire) pseudo-scientifiques ! L'exemple de l'esthétique nous montre que derrière un phénomène fascinant, il n'y a aucun acte magique. Rappelez-vous la publicité pour cette marque de céréales chocolatées où un personnage explique la formation de ce délicieux produit : un événement quelconque fait s'écouler des tonnes de (succulent) chocolat sur un champ de blé (de valeur neutre), et paf ! « Qu'y a-t-il derrière ce "paf" ? », voilà la question que doivent se poser les philosophes sérieux : loin de désenchanter le monde, ils y découvriront une complexité bien plus stimulante qu'un « abracadabra » dénué de sens.

Steve Humbert-Droz

BROWN C. (2007) "Two Kinds of Holism about Values", in *The Philosophical Quarterly*, pp. 456-463

DANCY J. (1983) "ethical particularism and morally relevant properties" in *Mind*, New Series, pp. 530-547  
— (2009) "moral particularism" in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL: <...>

INGARDEN R. (1963) "valeurs artistiques et valeurs esthétiques" in *Roman Ingarden : esthétique et ontologie de l'œuvre d'art...*, Vrin, France, 2011

KORSGAARD C. M. (1983) "Two Distinctions in Goodness", in *The Philosophical Review*, pp.169-195

LEMONS N. (1998) "Organic Unities", in *The Journal of Ethics*, pp.321-337  
— (2009) "Summation, Variety, and Indeterminate Value", in *Springer Science + Business Media B.V.*, pp.33-44

LIVINGSTON P. (2003) "on an apparent truism in aesthetics" in *British Journal of aesthetics*, pp.260-278

MOORE G. E. (1903) *Principia ethica*, PUF, France, 1998